

homme de taille moyenne, dont les habits, sans être élégants, n'attestaient cependant pas une profonde misère. Son visage mâle ne portait pas la trace de la faim et des privations, ses petits yeux noirs, enfoncés, mobiles, exprimaient plus d'astuce et d'avidité que de courage et de résignation. Dans la scène qui venait d'avoir lieu, et qui pouvait avoir pour lui de si funestes conséquences, il n'avait montré ni faiblesse ni étonnement ; mais cette sécurité était-elle le résultat d'un grand courage ou du désespoir ? C'est ce que de Beaumont ne pouvait expliquer.

— Tu dois être bien pauvre, dit-il après un moment d'examen silencieux, pour t'être compromis avec tant d'imprudence. Qui es-tu ? comment te nommes-tu ?

— Je m'appelle Jérôme Picot, répondit l'inconnu avec un peu d'hésitation, et, comme vous le dites, je suis un pauvre père de famille ; j'ai une femme et un enfant à ma charge. Jusqu'ici j'ai vécu bien misérablement, mais enfin j'ai vécu de mon état de tisserand. Comme l'argent est rare et le pain cher, mon maître m'a renvoyé depuis plusieurs jours, ma famille et moi nous sommes sans ressource... Aujourd'hui, en allant à la halle, j'ai appris que le prix du grain était encore augmenté ; ma foi ! la colère m'a tourné la tête, et, sans votre bienveillante protection, dont je vous remercie mille et mille fois...

— A quoi bon cette colère ? dit Beaumont tranquillement, pourquoi rendre les gens du roi responsables de la cruelle famine qui désole Paris ? L'année a été stérile, les fonds manquent dans les caisses de prévoyance et de secours. voilà tout le secret de la misère publique.

Celui qui se donnait le nom de Jérôme Picot fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, et lui dit avec une expression railleuse :

— Écoutez, monsieur, le peuple n'est pas dupe de ces mensonges. Ce n'est ni la stérilité de l'année ni la pénurie du trésor qui cause la famine ; et si on en voulait les preuves, on irait les chercher dans les bureaux de la rue Saint-Laurent, de la rue Bourbon-Villeneuve, de la rue...

— Parle plus bas. Sais-tu bien que tu designes là les bureaux de l'administration des blés du roi ?

— Les bureaux des accapareurs qui ruinent la France au nom de Louis le Bien-Aimé, répondit Jérôme d'une voix grave, les bureaux de ces misérables qui ont fait le pacte de famine, et qui, depuis plus de trente ans, s'engraissent de la misère publique ! La famine de 1741, où mon père mourut de besoin ; celle de 1752, où mon fils expira sur le sein tari de sa mère, qui manquait de nourriture depuis plusieurs jours ; celle d'aujourd'hui, qui fera peut-être périr ma femme, l'enfant qui me reste et moi avec eux, tout cela est leur ouvrage... Oh ! continua Jérôme avec rage, s'il se trouvait un homme assez généreux, assez ami du pauvre pour démasquer ces scélérats, pour venir devant le roi ou à la barre du parlement dénoncer tout haut ce que l'on dit tout bas !...

Il y avait dans ces paroles une allusion trop directe, qui excita la défiance de Prévot, il interrompit brusquement son interlocuteur.

— Ceci est un conte absurde, fit-il en présentant un nouvel écu de six livres à Jérôme, qui accepta sans trop se faire prier, tiens, voilà de quoi subvenir aux besoins de demain, puisqu'on a déjà pourvu aux besoins de la journée. Je ne puis faire davantage, car je ne suis pas riche... Maintenant, voici ton chemin, voilà le mien, adieu.

Malgré ce ton décidé, Prévot de Beaumont ne se montra pas plus empressé de s'éloigner que Jérôme lui-même. L'un et l'autre s'étaient arrêtés sur le trottoir, sans s'inquiéter des passants qui le coudoyaient, chacun d'eux semblait attendre que l'autre reprît l'entretien.

— Eh bien ! dit Jérôme d'un ton brusque, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes un brave jeune homme, et si je ne vous avais pas vu avec Malisset, le plus fêté coquin de la terre...

La main de Prévot s'appuya tout à coup sur l'épaule du tisserand, et la pressa d'une manière significative.

— Tu es donc un homme de cœur et de résolution ? demanda-t-il vivement, comme s'il venait de prendre un parti.

— N'ai je pas fait mes preuves tout à l'heure au milieu de ces lâches ?

— C'est vrai, mais ce n'est pas encore assez. Serais-tu disposé à risquer ta vie, s'il le fallait, pour faire cesser cet horrible fléau qui désole le pays ? Pourrais-tu jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de concourir à l'exécution d'un projet qui aurait pour but de forcer les hommes puissants à punir ceux qui affament le peuple ?

— J'en jurerais par le souvenir de mon père et de mon enfant, tous deux morts de faim !

— Dieu a entendu ton serment, dit Beaumont avec un accent solennel. C'est assez... Maintenant tu es mon ami ; pardonne-moi ma défiance.

— C'est assez pour vous, mais non pour moi !... A mon tour, qui êtes-vous ?

— Qu'importe ?

— Cette liaison avec l'infâme Malisset et les autres accapareurs...

— Ne faut-il pas jouer de ruse jusqu'à ce qu'on puisse agir autrement ? dit le secrétaire du clergé d'une voix sourde : crois-tu qu'on s'empare d'un secret d'État sans de longues et pénibles manœuvres ? J'ai besoin de preuves authentiques pour combattre nos ennemis. Ces preuves, j'en ai déjà obtenu par la ruse, il en faut arracher d'autres par la force ; tu m'aideras, si tu veux, dans cette dernière partie de mon noble projet... Quant à ces misérables, je les hais plus que toi, parce que je les connais mieux.

— Eh bien ! donc, que dois-je faire ?

— Viens ce soir, à la nuit, dans le faubourg du Roule, près de la petite maison de Malisset. Tu y trouveras beaucoup d'autres personnes ; on te demandera ce que tu veux, tu répondras : " Du pain ! "

— C'est bien ; j'y serai.

— Tu auras des armes ?

— Oui.

Une poignée de main silencieuse termina l'entretien, et Prévot de Beaumont s'éloigna sans se retourner.

Quand il eut disparu à l'angle d'une rue, Jérôme Picot, ou du moins celui qui avait pris ce nom, releva la tête et aspira une longue bouffée d'air, comme un acteur qui vient de jouer un rôle pénible. Puis, il regarda autour de lui. deux hommes à figures suspectes, le chapeau enfoncé sur les yeux et armés de gros bâtons, le suivaient à quelque distance. Sitôt qu'ils le virent seul, ils accoururent.

Tout marche bien, camarades, leur dit-il en argot, d'un ton joyeux. Allons boire ; nous avons dix minutes à nous !

### III

#### LE CONSEILLER AU PARLEMENT

Pendant que le secrétaire du clergé poursuivait ainsi l'accomplissement de quelque périlleux projet, on l'attendait avec impatience dans sa demeure de la rue de la Barillerie. Au second étage d'une maison d'assez belle apparence, dans une pièce meublée richement, deux personnes étaient assises devant une vaste cheminée de marbre, où brillait un feu vif à cause de la rigueur de la saison. A la place d'honneur, un vieillard d'un aspect vénérable, presque octogénaire, occupait un fauteuil de damas à grandes fleurs. Ses jambes, immobiles et étendues douillettement sur un tabouret, annonçaient un gouteux. Cependant ses traits conservaient une sévérité de lignes, indice d'une âme forte et inflexible, et portaient l'empreinte de cette dignité solennelle dont les magistrats français gardèrent si longtemps les traditions. L'autorité accordée par le droit romain aux pères de famille sur leurs enfants et sur les gens de leur maison, semblait revivre dans ce personnage austère. La roideur et la majesté de son attitude, sa perruque à la Louis XIV, dont les longues boucles flottaient sur ses épaules, achevaient de lui donner un caractère grave qui inspirait le respect. Un peintre l'eût pris pour modèle